

J'ai inauguré Ikea vendredi 19 octobre 2007, 14 heures

Selon une enquête publiée en 2004 dans le *Guardian*, un Européen sur dix a été conçu dans un lit Ikea, et il y aurait davantage de catalogues de la marque distribués que de bibles vendues dans le monde. Le patron d'Ikea, Ingvar Kamprad, désormais réfugié en Suisse, serait l'homme le plus riche du monde. La famille Kamprad reçoit d'Ikea des dividendes de 390 millions d'euros par an, mais dispose de nombreuses autres sources de revenus.

Hier, le magasin Ikea de Saint-Martin d'Hères, « le plus grand d'Europe », a ouvert ses portes.

Aujourd'hui, la circulation sur l'autoroute est difficile. Je roule au pas, dans la queue sur la bretelle d'accès du magasin. Des hommes en gilet fluo font la circulation. Ils se relaient pour me trouver une place, au fond du parking. Il ne reste que deux ou trois travées libres.

Je gare ma voiture, je la ferme avec la clef, de ceci je suis sûr, je m'en souviens, je tiens la clef à la main.

Il fait très beau.

Je porte un imperméable et un ordinateur portable en bandoulière.

Je vois surtout du gris. Mais plus on s'approche du magasin, plus il y a de jaune et de bleu, couleurs privatisées du drapeau suédois. Le jaune domine.

Dès l'entrée du magasin en escalator : « Pourquoi nos prix sont-ils si bas ? » en lettres géantes.

Brouhaha.

Familles, couples, femmes enceintes, poussettes.

Je me demande si je vais rencontrer quelqu'un que je connais. Statistiquement, c'est presque fatal. Une portion gigantesque de la population grenobloise dont l'habitus est comparable au mien se trouve dans cette enceinte dans cette minute. Je suis sûr que je vais rencontrer quelqu'un que je connais. Je regarde les gens.

Des vendeurs, chemises jaunes. Ballons partout, boudruches – jaune. Sourires partout – jaune.

« Faire ses courses dans un magasin Ikea, rien de plus facile ! »

Poitrine oppressée, léger tournis, chaleur surtout.

Un distributeur à crayons de bois, marqué Ikea. « Prenez des notes, et redéposez le catalogue à l'accueil en repartant ! » J'obtempère : je prends un crayon de bois, un catalogue pour servir d'écritoire, je plie une feuille de papier en quatre et je prends ces notes.

J'entre.

Nouvel escalator.

À droite, le restaurant, spécialité de saumon, menu spécial inauguration (5 €), encore bondé malgré l'heure du déjeuner passé. C'est très propre.

À gauche, je pénètre dans l'« espace exposition », happé par la circulation alors qu'il n'y a pas d'escalator ici. Très propre également.

Des meubles : voilà de quoi il retourne.

Salons.

Vraies bibliothèques avec faux livres.

Table mise : sets, verres, couverts, plusieurs couches d'assiettes, plats, bougies, il ne manque que les convives.

« Tu as vu les étagères ? Elles sont belles, hein ? »

Je m'approche des faux livres. Finalement, ils sont vrais, mais en suédois.

Haut-parleur : « Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, nous vous souhaitons la bienvenue dans votre magasin Ikea, et une très bonne après-midi. Ne manquez pas tous les sympathiques rendez-vous que nous vous avons préparés. Je suis ici avec une grande professionnelle des tapis, une spécialiste du tissage, notre sympathique amie Chantal. Il y a aussi bien sûr des animations tout aussi sympathiques pour les enfants. »

Des miroirs, trumeaux, psychés, tous de formes alambiquées.

Du bois, du plastique, du métal, du tissu.

Des choses, des choses, des choses. J'en ai déjà trop.

Beaucoup de téléphones portables contre l'oreille des gens : « Je suis à Ikea ». Ou simplement : « À Ikea ». Des femmes enceintes.

L'oppression descend de ma poitrine au ventre. Je sens pointer la colique. Mes intérieurs se tordent.

Des tables basses.

Du design à « prix dingue ».

Je suis le mouvement. Ces gens ont-ils l'air heureux ? En tout cas, très concentré. Très, très, très concentré. L'affaire est grave.

Des fauteuils, des cafetières.

« Voilà ! C'est ça ! C'est exactement ça ! »

Odeur d'eau de Cologne.

Cuisines vitrines, décors de sitcom prêts à tourner.

Etendard : « Pour votre entreprise aussi ! », à cet endroit : des écrans d'ordinateurs et des tabourets de bar.

J'entends parler russe.

Mon ventre émet certains bruits.

Boîtes à épices, batteries, égouttoirs.

« Vous cherchez un produit ? »

Impossible de déterminer si j'ai parcouru 1% ou 50% des allées. Je parviens à un angle du labyrinthe. Des baies vitrées, la lumière du jour. Je vois : les rails du chemin de fer, l'autoroute congestionnée, des jardins ouvriers.

Une mère à son enfant : « Oh, toi ! J'ai compris ce que tu as vu ! J'ai compris ce qui t'intéresse, va ! »

Je m'assois à une table (229 €) pour écrire. Mon ventre gargouille. Je pète.

Je me remets en marche.

Des chaises. Des pliants. Des coussins (couleurs pâles pour adultes, vives pour enfants).

« Ce qu'il y a de bien avec le plastique, c'est que ce n'est pas salissant. »

Après un virage, un champ entier de lits, couleurs diverses mais configuration unique : systématiquement, une couette et deux oreillers. Je pense aux statistiques sur le célibat, sur la solitude en milieu urbain, sur le suicide.

Je me demande quand est-ce que je vais finir par tomber sur quelqu'un que je connais. J'ai de plus en plus mal au ventre, je me plie parfois légèrement.

La mine de mon crayon de bois est usée. Je m'approche d'une vendeuse : excusez-moi...

Sourire jaune éclatant. Auriez-vous un taille-crayon ? « Un taille-crayon ? Ah non, pas à ce rayon. Mais vous pouvez prendre un autre crayon, si vous voulez... » On change de crayon quand la mine est usée ? C'est du luxe. Elle rit : « Ah oui, ce n'est pas très écologique, c'est sûr... Mais c'est la fête ! C'est l'inauguration ! Et puis c'est gratuit ! » Je ris avec elle, je mets le vieux crayon dans ma poche, j'en prends un autre, je la remercie.

Tables de nuit, patères, pendules, lots de cintres, sapins de Noël.

Borne flèche rouge : « Trouvez votre chemin ».

Mes tripes brûlent.

Une tête de gondole : monceau de « figurines décoration Danseur », nom de modèle, aluminium, peinture noire, silhouettes filiformes standard, sorte de Giacometti à la portée de la démocratie (9,99 €). Je me mets à les compter, stupidement, j'agite l'index, je marmonne. Je cesse après 180 pièces. Il en reste.

« Réglez vos achats en souplesse ! »

Encore des étagères. Suis-je déjà passé par là ? J'ai pourtant suivi le mouvement.

Je m'assoies sur un fauteuil à monter soi-même (69 €), je regarde passer les poussettes, les femmes enceintes, les jeunes couples, les vieux couples, et puis celles qui sont venues entre copines, les plus détendues, qui jouent parfois le deuxième degré : « T'imagines ça chez toi ? ». Couleur dominante des vêtements et des gens : le noir, très largement. Au fond, le jaune des vendeurs.

Pots pourris, fleurs séchées (1,99 €).

« Moi c'est simple, pour toute la déco j'avais mis de côté, j'ai dit : j'attends Ikea. »

Canapés convertibles.

Flux tendu : on dirait que toute la masse humaine du magasin est branchée sur la même vitesse. Je regrimpe.

Appartement témoin, un panneau explicatif : « Bienvenue chez nous ! 55 m². Notre garçon est un grand collectionneur. On ne peut jamais rien jeter ! et le rangement est un sujet récurrent », etc.

Je rentre dans l'appartement témoin. En effet, c'est très propre. Le moindre objet porte en pendentif un prix en euro et un nom de série en suédois, jusqu'à la gamelle du chien devant l'évier. Dans la bibliothèque, le même livre suédois en vingt exemplaires. Dans la chambre des parents, de nombreux rangements très pratiques, rien ne traîne par terre. Sur le lit : une couette, deux coussins.

Je m'assois sur le lit pour écrire. Mais je me relève, j'ai l'impression qu'on lit par-dessus mon épaule. Des gens entrent dans la chambre, je ne suis pas chez moi, je suis chez témoin.

J'en sors, de l'autre côté. Même ici, c'est en sens unique.

Plaids.

Photophores.

Mal au ventre. Je bouge. Mes sphincters lancent des signaux de détresse.

« Quoi, un dessus de lit ? Mais c'est toi qui en avais parlé ! »

Lustres, lampadaires, lampes de chevet, tiens j'en ai une comme ça chez moi, exactement la même, un tube de plastique gris en arc de cercle. Je n'ai toujours pas rencontré quelqu'un que je connais, mais statistiquement c'était fatal, j'allais tomber sur ma lampe de chevet.

« Tiens, regarde ! Une lampe qui n'éclaire pas, c'est pas ça que tu cherchais ? »

Cul de sac.

Une porte de secours, sous alarme, ses barres enchaînées. Je pense à « L'arbre et le bâton ». Je pense à Asunción. Je cherche du coin de l'œil des extincteurs accrochés aux murs, je n'en vois pas. Il faut bien qu'il y en ait, pourtant, c'est sûr, c'est certain, c'est légal.

C'est une gastro, que j'ai attrapée ? Je marche plus vite, dans l'espoir idiot de prendre de vitesse de mes fluidités internes.

Des canapés, des crèmes pour la peau.

Je marche à contre-courant à présent, j'ai encore perdu mon chemin.

Des poignées de porte.

Un distributeur de pop-corn : « Le coin des gourmands ».

Paniers pour chien.

Femmes enceintes.

« J'ai trop envie d'acheter de la vaisselle, moi ! »

Sapins de Noël.

Une fanfare de Jazz New Orleans se trémousse au loin, déguisée en vikings, je suis presque ressorti de la partie « exposition ».

« Boîtes CD avec couvercle, 5,95 €, intitulé de la collection : *Nostalgisk* », je trouve ce nom profondément déprimant, funèbre.

Crampes dans l'estomac.

Des peluches, beaucoup de peluches.

Des lits d'enfants. Peint au mur : « Pour ceux qui comptent le plus au monde ».

Encore des femmes enceintes.

Encore des étagères.

Je tombe sur quelqu'un que je connais. Comme c'était statistiquement obligatoire, je ne suis pas surpris, c'est un peu comme si nous avions rendez-vous. Sylvie C. Elle tient à la main un petit crayon de bois et lève les yeux vers des étagères. Elle ne m'a pas vu. Je l'aborde : bonjour Sylvie, comment ça va ? Nous nous sourions, nous nous embrassons.

« Hé ben comme tu vois : j'ai appris que mon père avait un cancer, alors je viens me vider la tête à Ikea. »

Ah bon ?... Hé ben dis donc... Au revoir, Sylvie... Bons achats... Par hasard, tu ne saurais pas où sont les toilettes ?

Fleurs en plastique. Petits drapeaux suédois en plastique.

Je change d'étage.

« Espace libre-service ».

Très propre.

Des caddies.

« J'ai trop envie d'acheter de la vaisselle, moi ! »

Une vendeuse me tend un ballon de baudruche jaune, marqué Ikea. Comme une andouille, je le prends, et je dis merci.

Je porte un imperméable, un ordinateur en bandoulière, un petit crayon de bois, un catalogue et un ballon jaune.

Un étendard au loin : « Mini-torches » (4,49 €). Je ne comprends pas ce que cette appellation peut désigner. Je m'approche : un carton presque aussi haut que moi, rempli de lampes de poche sous emballages carton et plastique. Ah, d'accord. Je n'avais pas fait le rapprochement. Qu'est-ce que j'étais allé imaginer ?

« Sécurité à la maison ». Rallonges électriques.

Un clown joue de l'accordéon.

Des queues d'au moins vingt mètres aux caisses.

Des sacs jaunes. Des pleins caddies de sacs jaunes.

« Tu as quoi, là ?

- une moitié de lit. »

Des rouleaux de papier cadeau.

Des vigiles extraordinairement discrets parlent dans leurs walkies-talkies.

Un vendeur en fauteuil roulant porte une chemise jaune comme tout le monde.

Des biscuits et du glögg traditionnel suédois.

La fanfare viking joue « Alexander's ragtime band », puis « Brazil », dans la plus complète indifférence des femmes enceintes. Un petit enfant a peur et se cache.

Des guichets, des stands, d'autres queues, d'autres étendards :

« Service clientèle ».

« Ikea Family © ».

« Vous changez d'avis ? »

« La forêt magique : bienvenue à tous les enfants ».

« Retrait marchandise → ».

Je trouve les toilettes. C'est très propre. Je me vide, entièrement je crois.

Je dépose à l'accueil le catalogue qui m'a servi d'écrivoire, je sors, escalator, parking. Il fait très beau.

Encore plus de monde que tout à l'heure, les travées des parkings sont désormais presque comblés.

J'ai du mal à retrouver la place où je me suis garé. Je porte un imperméable, un ordinateur en bandoulière, un ballon jaune, et deux petits crayons de bois à la mine usée dans la poche.

Je la trouve enfin.

J'ai perdu la clef de ma voiture.